

Tragédie et farce des images Le point de vue des oiseaux

Marc Mercier

Number 199, June 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96525ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2021). Tragédie et farce des images : le point de vue des oiseaux. *24 images*, (199), 138–143.

Tragédie et farce des images

Le point de vue des oiseaux

PAR MARC MERCIER



↑ Hillary Clinton : un déluge de selfies, aéroport d'Orlando, 2016

Penser les images, le tragique qui devient farce, depuis une forêt où nichent des oiseaux qui pourraient être notre dernière chance de maintenir notre humanité sur la frêle branche de la dignité. Un film nous y invite: *Common Birds* (2020 – 84') de Silvia Maglioni et Graeme Thomson, librement adapté des *Oiseaux* d'Aristophane.

COMÉDIE CONTEMPORAINE

Régulièrement, dans la rubrique des faits divers, la presse nous rapporte ce comique de situation : un individu muni d'un *selfie*, voulant s'immortaliser le dos à la mer, recule, recule, encore un peu, et bascule depuis la falaise. Mortelle randonnée d'une séquence qu'aurait pu tourner Jacques Tati pour se rire des temps modernes.

26 septembre 2016, aéroport d'Orlando, la candidate démocrate américaine Hillary Clinton salue ses jeunes supporters qui lui tournent le dos, occupés à faire des *selfies* de leur rencontre avec la star politique. Si nous admettons que la prétendante à la présidence était porteuse d'un programme d'avenir, cette image nous montre que désormais notre futur est derrière nous.

À présent, écoutons le point de vue des oiseaux...

COMÉDIE ANTIQUE

Le monde n'existe plus en dehors de soi. Les images ne nous ouvrent plus ce fragile mystère qui relie notre univers intérieur aux autres, aux astres, aux éléments, à la faune ou la flore. Il nous faut *fuir* dans les deux sens du terme : s'évader et percer nos carapaces pour nous ouvrir à l'altérité, à l'étrange et l'étranger. Tel semble être l'objectif des deux protagonistes de la comédie *Les oiseaux* d'Aristophane (414 av. J.C.) qui met en scène deux Athéniens (Peisthaeterus et Evelpides) fuyant leurs absurdes compatriotes empêtrés dans des histoires de guerre, de corruption et de dettes, pour rejoindre le royaume des oiseaux qui fonctionne sans argent par le partage des ressources, et qui accueille des fugitifs de toutes sortes.

Oui, vous avez bien lu, la Grèce au temps jadis était déjà contaminée par une histoire de dettes sapant les fondations de la démocratie. Le premier oiseau que nos deux comparses abordent (Lahuppe) est un ancien humain. Ils lui expliquent pourquoi ils s'adressent à lui : « D'abord parce que tu as été un homme, comme nous deux dans le temps ; et que tu as eu des dettes, comme nous deux dans le temps ; et que tu étais bien aise de ne pas les payer, comme nous deux dans le temps [...] »

Et voici que près de 2500 années plus tard, les banques et l'Union Européenne font courber l'échine au peuple grec pour une nouvelle histoire de dettes. Le pays n'est plus souverain, contraint de vendre ses services publics, des îles, son port et d'abandonner toute politique sociale. C'est le règne sans partage de *Ploutos* (encore une pièce satirique d'Aristophane, 388 av. J.C.), le dieu de la finance, qui donnera le mot *ploutocratie*.

Marx ne disait-il pas : « Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce. »

FARCE TRAGIQUE

Cette farce contemporaine a trouvé ses auteurs pour la narrer, Silvia Maglioni et Graeme Thomson, réalisateurs d'un des films les plus somptueux que j'ai pu voir ces dernières années : *Common Birds*.

Là aussi, deux individus (Tassos et Kostas) abandonnent la cité des hommes. Pas une parole prononcée, les murs seuls crient la révolte (camp de réfugiés d'Eleonas) et la mémoire des luttes (quartier d'Exarchia), une ville grise comme les images, désolée comme les stades abandonnés du complexe olympique athénien Hellenikon.

Quand reviendra la couleur, à l'orée de la forêt, les hommes reparleront, oui, mais en grec ancien, une langue aujourd'hui sans valeur d'échange dont on retiendra avant tout la musicalité et l'atemporalité. Exactement comme pour cette forêt. Les scènes qui suivent sont tournées dans la forêt de Laurisilva (Îles Canaries) qui, protégée miraculeusement depuis l'ère tertiaire, conserve des espèces uniques au monde. Ses couleurs, ses lumières, ses sons et ses langages orchestreront désormais les images et le rythme du film.

Nos fugitifs rencontreront aussi (comme chez Aristophane) une huppe fasciée, mi-femme mi-oiseau, à la frontière des langages, elle sera donc la traductrice. Elle est

complètement hybride, ses postures, sa voix qui oscille constamment entre les registres humains et ceux des oiseaux, la parole et le chant. Elle servira d'intermédiaire quand entreront en scène les actrices et les acteurs qui formeront le chœur des oiseaux joué par des enfants et des adultes.

Énorme différence avec la pièce d'Aristophane où les acteurs qui interprètent les oiseaux utilisent le langage des humains. Dans *Common Birds*, ils emploient une des rares langues sifflées au monde, le *Silbo Gomero*, tout comme la forêt une espèce protégée par l'Unesco. Il s'agit de la langue des premiers habitants de l'île, interdite durant la colonisation espagnole, en usage cependant parmi les résistants qui luttèrent contre la dictature franquiste. Aujourd'hui, c'est nous donner à entendre une résistance sonore aux mécanismes de la domination véhiculés par le langage des humains colonisé par la pensée gestionnaire.

Dans la pièce d'Aristophane, les deux hommes restent solidaires jusqu'au bout, ici ils se séparent. Le public va donc se retrouver à prendre parti pour une des deux options politiques. Soit suivre Kostas qui prend le risque de nouvelles alliances, de la relation avec les arbres et les oiseaux, de se perdre pour se retrouver comme la voix d'un poète en quête de son chant. Soit suivre Tassos qui, tel un prêtre humaniste, veut le bien des oiseaux à leur place en leur proposant une réforme formatée par le modèle sociétal auquel pourtant il a voulu échapper. Il propose aux oiseaux trop souvent opprimés, affamés, emprisonnés, assassinés par les humains de construire d'immenses murailles autour du ciel. Sacrifier la liberté pour la sécurité, le pain quotidien de l'humanité actuelle qui opte pour le confinement anti-pandémique et les camps de rétention des humains migrants.

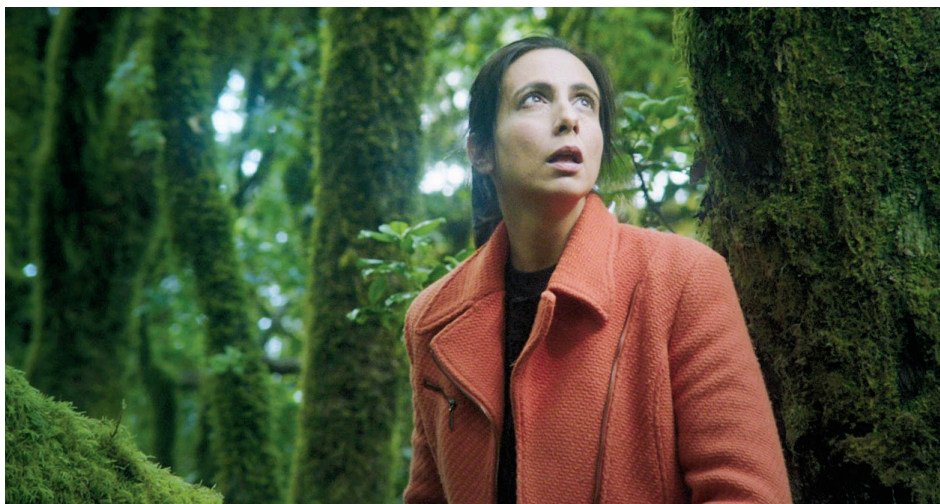
INTERMÈDE DES POÈTES

Écoutons le poète Édouard Glissant :

« Chaque fois qu'une culture ou qu'une civilisation n'a pas réussi à penser l'autre, à penser l'autre en soi, ces raides préservations de pierre, de fer, de barbelés, de grillages électrifiés, ou d'idéologies closes, se sont élevées, effondrées, et nous reviennent encore avec de nouvelles stridences. »

Écoutons Victor Hugo au lendemain du coup d'État de Napoléon III (1851) :

« Sauvons la liberté, la liberté sauve le reste ».



Common Birds de Silvia Maglioni et Graeme Thomson (2020)

→

→

↑

INTERMÈDE DES RÉSEAUX SOCIAUX

La solution gestionnaire de Tassos est du même acabit que celle proposée en 2017 par Facebook et l'Agence de sécurité du gouvernement australien pour protéger certains de ses ressortissants de l'exploitation pornographique qui pourrait être faite de leurs images compromettantes. Il leur fut proposé d'envoyer à Facebook, via Messenger, toutes leurs images exposant leur nudité. Celles-ci furent alors marquées d'un signe électronique invisible qui allait ensuite permettre d'empêcher tout téléchargement et distribution sur les réseaux sociaux. Et voici qu'une société à but lucratif se retrouve en possession d'une collection incroyable d'images de pratiques sexuelles de tout un continent.

Il nous manque à présent une guérilla façon Kostas en capacité d'imaginer des solutions poétiques pour que nos imaginaires érotiques et sexuels demeurent hors de contrôle des États, des marchands et des églises.

Tout comme les murailles du ciel voulues par Tassos, cette collecte sexuelle sécuritaire est tellement terrifiante et absurde qu'elle en devient comique.

LE PARTI PRIS DES OISEAUX

À la fin de *Common Birds*, les oiseaux demeurent intraitables. Ils refusent et la prison libre et la liberté captive d'un seul battement d'ailes. Ils ont cloué le bec au geôlier. Ils invitent à les rejoindre tous ceux qui le souhaitent, fugitifs et migrants. Et ensemble, lutter.

LES PASSAGES

Silvia Maglioni et Graeme Thomson ne font pas du cinéma. Ils font le cinéma depuis le point de vue des oiseaux. Avec un double défi : voir-dans-le-non-vu et entendre l'inouï.

Common birds est un film des passages, d'une pièce de théâtre antique à la vie contemporaine, de l'anachronisme à la révélation du présent, de la ville à la forêt, du noir & blanc à la couleur, des humains aux oiseaux, de l'extinction à la survie, d'une identité fixe à la joie de la métamorphose, de l'économie de l'argent à la mise en commun des ressources, de la dette au partage, du silence à la parole, du documentaire à la fiction, de la fiction au documentaire, d'une langue morte-vivante à une langue en danger, du texte écrit à l'oralité, des graffitis aux lichens, d'une tragédie à une farce...